



**Citation:** Ouanada, H. (2025). A l'école des Anciens: le cas de Térence le Carthaginois. *Diciottesimo Secolo* Special Issue: 87-92. doi: 10.36253/ds-15457

©2025 Author(s). This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) and distributed, except where otherwise noted, under the terms of the CC BY 4.0 License for content and CC0 1.0 Universal for metadata.

**Data Availability Statement:** All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

**Competing Interests:** The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

## A l'école des Anciens : le cas de Térence le Carthaginois<sup>1</sup>

HALIMA OUANADA

*Université de Tunis El Manar, Tunisia*

**Abstract.** In this article, we aim to explore the role of Antiquity in the construction of the Enlightenment and in the process of reconstructing the Western world. However, rather than addressing all the sources that fueled debates, provoked controversies, and sharpened minds during the Enlightenment, we will focus our attention on a hybrid author who left a lasting impact on writers of the 17th and 18th centuries: Terence, the Carthaginian-born comic poet. A devoted reader, translator, and ardent admirer of the one whose noble comedy foreshadows the “serious genre,” Diderot speaks highly of him. What particularly distinguishes this Carthaginian is the message of tolerance conveyed through his plays, and, more specifically, the central role he places on education as the essential means to instill the values of civility and humanitas in younger generations.

**Keywords:** Térence, Theatre, Enlightenment, Diderot, Foreign Sources, Report Orient/Occident.

« Si Voltaire, Diderot et Rousseau ou leurs mânes peuvent prétendre à une forme de survie, c'est évidemment grâce à une œuvre diffusée aujourd'hui dans le monde entier et grâce à une pensée indiscutablement élaborée “à l'école des Anciens” »<sup>2</sup>. En effet, l'Antiquité gréco-romaine a toujours été pour les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle un réservoir où ils ont puisé l'essentiel de leurs idées et réflexions sur tout ce qui concerne l'homme et la vie. La *Querelle des Anciens et des Modernes* en est un incontestable témoignage. Matrice de toute création, cette Antiquité a indiscutablement servi de fondement à l'esthétique classique et à la création littéraire des esprits éclairés de l'époque en quête du sublime antique<sup>3</sup> suivant le principe de l'*imitatio*, d'*ae-mulatio* et de *comparatio*.

<sup>1</sup> Ce texte reprend l'essentiel du discours prononcé en tant que conférencière invitée lors du Congrès international des études de dix-huitiémistes à Rome en 2023, et il a aussi fait l'objet d'une publication par l'Association Tunisienne des Etudes sur les Lumières (ATEL) dans *Les Sources étrangères des Lumières occidentales*, éditions Arabesques, 2024. Ce texte, légèrement remanié, est désormais publié aux côtés des interventions des autres conférenciers-ères invité-es ayant participé au congrès.

<sup>2</sup> Nous empruntons cette expression au titre de l'ouvrage de L. Pernot, *À l'école des Anciens. Professeurs, élèves et étudiants, précédé d'un entretien avec Jacqueline de Romilly*, Les Belles Lettres, Paris 2008.

<sup>3</sup> H. Ouanada, *La Femme chez Voltaire*, Arabesque, Tunis 2011 (publication de l'Unité de Recherche « Femme et Méditerranée », FSHS de Tunis ; prix national Zoubeida B'chir des études en langues françaises 2011), p. 32.

Cependant, il serait réducteur de s'en tenir uniquement à la référence gréco-romaine, en négligeant l'apport d'autres sources étrangères qui, grâce aux dynamiques de traduction, ont également servi de modèles, de points de référence voire de contrepoints constants aux constructions politiques, institutionnelles, juridiques et philosophiques de l'Occident. Légions sont les écrivains qui à travers le monde ont contribué à l'émancipation de l'humanité en favorisant le dialogue entre les traditions intellectuelles occidentales et orientales. Même si, il faut l'avouer, l'historiographie occidentale dominée par l'eurocentrisme, demeure responsable de l'occultation systématique des apports d'autres civilisations et de l'influence déterminante des savoirs non occidentaux dans la formation de la pensée moderne, en particulier ceux issus du monde arabo-islamique, longtemps relégués aux marges du récit historique dominant.

Il importe aujourd'hui de dépasser l'idée, encore tenace chez certains spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon laquelle les Lumières seraient exclusivement l'œuvre des seuls philosophes européens de cette époque. Il convient plutôt de repenser les Lumières dites « occidentales » comme un processus intellectuel pluriel, nourri par des apports multiples venus d'horizons culturels divers. « Quand on étudie leurs écrits, on constate que les penseurs des Lumières convenaient souvent de manière explicite que leurs idées trouvaient leurs sources en dehors de ce que nous nommons aujourd'hui la « tradition occidentale »<sup>4</sup>, remarque David Graeber.

C'est, nous semble-t-il, ce déficit de reconnaissance des influences extérieures dans l'élaboration des idéaux modernes qui continue, encore aujourd'hui d'alimenter les sentiments de méfiance, de rejet, voire d'hostilité envers l'Occident et les valeurs qu'il prétend incarner. D'où l'urgence de restituer aux Lumières la diversité des voix qui les ont façonnées, en les concevant non comme un corpus figé, mais comme un espace dynamique de confrontation, de circulation, de débat et de tolérance.

# 1. TÉRENCE, UN AUTEUR HYBRIDE, SYMBOLE DU MULTICULTURALISME

Il ne s'agit nullement ici de prétendre épuiser l'ensemble des sources ayant nourri les débats, suscité les controverses ou stimulé la pensée critique à l'époque des Lumières. Nous nous concentrerons plutôt sur une figure singulière, à la croisée des cultures, dont l'œuvre a profondément marqué les esprits éclairés du XVIII<sup>e</sup>

siècle : *Publius Terentius Afer* que le nom de Térence a immortalisé. Poète comique africain d'origine carthaginoise – voire berbère<sup>5</sup> –, élevé à Rome mais imprégné de culture grecque, Térence est considéré comme l'un des dramaturges majeurs de l'Antiquité romaine. Si la plupart des chercheurs s'accordent sur son identité carthaginoise, certains s'interrogent encore sur ses origines. Les historiens s'accordent toutefois à situer sa naissance en Afrique du Nord, à proximité de Carthage, cité puissante et rivale de Rome. Quelles que soient les incertitudes entourant ses origines – que le nom même d'Afer (« Africain ») semble pourtant suggérer –, ce qui retient avant tout notre attention est la portée profondément humaine et universelle de l'œuvre de Térence, aussi bien dans sa trajectoire personnelle que dans sa production dramatique. Son théâtre incarne un esprit d'ouverture, de multiculturalisme et de tolérance, que son célèbre vers, *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*<sup>6</sup> (« Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger »), résume à souhait. Aux dires de Michel Delon, ce vers fut même érigé en devise des lumières « considérées en tant que philosophie morale et militante »<sup>7</sup>.

Grâce à une beauté doublée d'intelligence, Térence a pu subjugué l'élite de l'époque et s'introduire dans le cercle intime de Scipion l'Africain et Caius Laelius. Si sa date de naissance demeure incertaine, celle de sa mort, en revanche, on la situe après celle de Plaute, lors d'un retour de voyage en Grèce entrepris après la troisième représentation de *L'Hécyre* en 160.

Ce dramaturge fit paraître six pièces comiques d'inspiration grecque en seulement six ans (entre 166 et 160 av. J.-C.) avec des succès divers<sup>8</sup>. C'est sa première comédie intitulée *Andria* (« L'Andrienne ») ou « La jeune fille d'Andros » parue avec succès en 166 av. J.-C., qui fit de lui l'auteur favori du cercle des aristocrates et des lettrés. Elle est suivie la même année par la comédie *Eunuchus*, « L'Eunuque », jouée deux fois de suite ; puis l'année suivante, par *Hecyra* (L'Hécyre ou « La Belle Mère »). En 163, parut *Heautontimoroumenos* (« Le bourreau de soi-même »), en 161, *Phormio*, Phormion, et enfin, en 160, *Adelphi*, « Les adelphes » ou « Les frères »<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> H. Banhakeia, *Térence et l'héritage amazigh* (2<sup>ème</sup> partie), « Tawiza », n°88, août 2004.

<sup>6</sup> Térence, *Heautontimoroumenos* (« Le bourreau de soi-même »), vers 77.

<sup>7</sup> M. Delon, « Homo sum... ». Un vers de Térence comme devise des Lumières, In : « *Dix-huitième Siècle* », n°16, 1984, D'Alembert.

<sup>8</sup> Terence, *Comédies*, Tome I : *Andria*, *Hecyra*, *Heautontimoroumenos*. Texte établi et traduit par Jules Marouzeau. Collection des Universités de France (CUF), Les Belles Lettres Paris 1955.

<sup>9</sup> Deux frères ayant des idées opposées sur l'éducation des enfants.

<sup>4</sup> D. Graeber, *Les Pirates des Lumières Ou La Véritable Histoire de Libéralisme*, traduit de l'anglais par Philippe Mortimer, Libertalia, Montreuil 2019, p. 172.

## 2. DIDEROT LECTEUR DE TÉRENCE

Poète comique hors pair, respectueux de son talent et très recherché par l'élite romaine, Térence a pu, malgré la cabale formée contre lui, subjuguier son public. Sa marque de fabrique réside en effet dans l'art, chez lui, de faire coexister différents modèles dans ses comédies, ajouté au jeu des oppositions et des caractères riches de ses personnages. Ces derniers, adoucis et humanisés, sont des portraits dotés de qualités morales et intellectuelles universelles, indépendantes de toutes circonstances politiques ou sociales. Lecteur assidu, traducteur<sup>10</sup> et fervent admirateur de ce poète comique préfigurant le « genre sérieux », Diderot ne tarit pas d'éloge à son égard<sup>11</sup> et nous livre un beau témoignage à son propos :

Mais rien n'est plus rare – dit-il – qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'une organisation si sensible et si délicate, d'un jugement si fin et si juste, appréciateur si sévère des caractères, des pensées et des expressions ; qu'il ait reçu la leçon du goût et des siècles dans toute sa pureté, et qu'il ne s'en écarte jamais : tel me semble Térence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une *Vénus de Médicis*, un *Antinoüs*. Elles ont peu de passions, peu de caractère, presque point de mouvement ; mais on y remarque tant de pureté, tant d'élégance et de vérité, qu'on n'est jamais las de les considérer. Ce sont des beautés si déliées, si cachées, si secrètes, qu'on ne les saisit toutes qu'avec le temps ; c'est moins la chose que l'impression et le sentiment, qu'on en remporte ; il faut y revenir, et l'on y revient sans cesse. [...] Heureux le mortel qui sait réunir dans ses productions ces deux grandes qualités, la verve et le goût !<sup>12</sup>

Dans son *Discours* de 1758, Diderot définit le « genre honnête » et « sérieux » par rapport au théâtre de Térence qu'il défend contre ceux qui lui reprochent d'être sans chaleur, sans couleur et sans force. Les traits distinctifs de ce genre sont, à son avis un sujet « important », des caractères « divers et aussi originaux », dessinés « fortement », des passions « énergiques », un style « plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus susceptible de ce que nous appelons le sentiment, qualité

sans laquelle aucun style ne parle au cœur »<sup>13</sup>. Le modèle auquel il se réfère est évidemment Terence : « J'en appelle aux beaux endroits de Terence ; et je demande dans quel genre sont écrites ses scènes de pères et d'amants »<sup>14</sup>. C'est en effet le réalisme dans la représentation des scènes intimes et naturelles comme la naissance d'un enfant ou les douleurs de l'accouchement, que Diderot admire chez Térence. Pour lui, le théâtre de Térence est un théâtre qui permet de fustiger les préjugés de son époque en favorisant une dramaturgie fondée davantage sur l'émotion et sur l'impression laissée sur le public plutôt que sur les ornements littéraires. Pour lui, même un « théâtre vide » peut exciter l'imagination et renforcer « l'effet de vérité »<sup>15</sup>, déclare-il :

J'ai lu et relu ce poète avec attention ; jamais de scène superflues, ni rien de superflu dans les scènes. [...] Térence ne s'embarrasse guère de lier ses scènes. Il laisse le théâtre vide jusqu'à trois fois de suite ; et cela ne me déplaît pas, surtout dans les derniers actes. Ces personnages qui se succèdent, et qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble<sup>16</sup>.

Au reste, ajoute-t-il, en défendant son goût pour la simplicité à l'antique, « la nature m'a donné le goût de la simplicité ; et je tâche de le perfectionner par la lecture des Anciens. Voilà mon secret »<sup>17</sup>.

L'identification revendiquée par l'auteur aux choix esthétiques et éthiques de Térence témoigne de cette continuité d'une conception du théâtre fondée sur la simplicité, l'émotion sincère et la fidélité à la nature humaine, tout en assumant une filiation directe avec la tradition dramatique antique favorable à la liberté de création et à la reconnaissance du génie quelle que soit sa provenance. Le théâtre de Térence a connu, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un succès remarquable auprès des humanistes en quête d'inspiration<sup>18</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, des auteurs comme Boileau, La Bruyère et surtout Molière se sont largement inspirés de ses comédies. A l'époque antique, Varron parle de *mediocritas*<sup>19</sup> pour désigner l'ensemble de ses qualités dont la mesure, la proportion

<sup>10</sup> « C'est une tâche bien hardie, dit-il, que la traduction de Térence : tout ce que la langue latine a de délicatesse est dans ce poète. C'est Cicéron, c'est Quintilien, qui le disent », *Réflexions sur Térence*, 1762, dans *Œuvres complètes de Diderot*, t. V, texte établi par J. Assézat et M. Tourneux, Garnier Frères, Paris 1875, p. 235.

<sup>11</sup> H. Dieckmann, *Diderot, Sur Terence. Le texte du manuscrit autographe*, dans A.G. Hatcher et K.L. Selig éd., in *Studia philologica et literaria in honorem L. Spitzer*, Francke Verlag, Bern 1958, pp. 149-175 : 156.

<sup>12</sup> Diderot, *Éloge de Térence*, dans *Œuvres esthétiques*, éd de P. Vernière, Garnier Frères, Paris 1965, p. 63 ; note 1, e 64.

<sup>13</sup> Diderot, *Discours de la poésie dramatique*, in *Œuvres esthétiques*, chap. II, « De la comédie sérieuse ». Éd. P. Vernière, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 194.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> Chap. X, « Du plan de la tragédie et du plan de la comédie ». Voir *Sur Térence*, « peintre véridique de l'humanité », Daniel Heinsius, Amsterdam, 1618.

<sup>16</sup> Diderot, *Discours de la poésie dramatique*, op. cit., chap. XVII, « Du ton », p. 257.

<sup>17</sup> « Du plan de la tragédie et de la comédie », op. cit., pp. 224-225.

<sup>18</sup> E. Bury, « Comédie et science des mœurs : le modèle de Térence aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », In : *Littératures classiques*, n°27, printemps 1996, p. 125.

<sup>19</sup> Aucun rapport avec le sens moderne.

exacte et l'harmonie. La comédie de Térence se distingue de celle de ses prédécesseurs et de ses contemporains par son refus des excès, adoptant une esthétique de la mesure et de l'équilibre. C'est précisément cette doctrine de la « médiocrité » – entendue au sens noble du juste milieu – que Diderot reprend à son compte lorsqu'il élabore sa théorie du « genre sérieux ».

### 3. TOLÉRANCE VERSUS HUMANITAS

Ce qui confère à Térence son originalité, c'est avant tout le message de tolérance que ses comédies suggèrent. Si le terme même de « tolérance » n'existait pas dans l'Antiquité, la notion d'*humanitas* en incarne sans doute l'équivalent le plus proche, désignant le respect de l'autre dans ses dimensions physique, morale, religieuse et culturelle. Pour Cicéron, l'*humanitas* constitue ce qui distingue l'homme de l'animal ; elle repose sur l'usage du langage et de la raison (*oratio* et *ratio*), et implique une forme de générosité (*liberalitas*) envers autrui. S'agissant de Térence, cette idée trouve, en effet, son expression dans sa célèbre maxime, citée davantage que son auteur : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*<sup>20</sup> (« Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger »).

Dans cette perspective, le théâtre de Térence s'inscrit pleinement dans la tradition humaniste romaine qui, de Cicéron à Sénèque, posait déjà les bases d'une morale universelle fondée sur la reconnaissance de l'humanité partagée, indépendamment du statut social ou de l'origine. C'est précisément cette vision qui interpelle Diderot chez Térence et qu'il mobilise pour repenser, à l'époque des Lumières, l'altérité. En mettant en exergue l'humanité des figures marginalisées, Térence lui inspire une critique des rapports de domination. Voltaire, de son côté, ne s'y trompe pas : admiratif lui aussi de la force morale du théâtre de cet auteur africain, écrit à son sujet : « il parla le premier avec une pureté toujours élégante »<sup>21</sup>. Toutefois, et au-delà de cette élégance stylistique unanimement reconnue à ce poète comique, c'est avant tout le message de tolérance qui retient l'attention de l'auteur du *Traité sur la tolérance* (1763), ainsi que l'image inédite de l'esclave que ses comédies projettent. Généreux, lucides, tolérants et dévoués, les personnages de Térence surprennent par leur profondeur morale. Loin des stéréotypes attendus, ce sont ces figures secondaires ou marginales qui font écho aux idéaux humanistes des Lumières et en incarnent les principes essentiels.

Le modèle républicain que réalisent peut-être Rome ou Athènes, note à juste titre M. Brunet, est mis au service d'une pensée où l'art – et les artistes – ont une responsabilité majeure, celle d'une transformation en profondeur de l'esprit et des valeurs de la nation, au profit de l'idéal moral et politique des Lumières<sup>22</sup>.

En effet, ce qui intéresse aussi bien Diderot que Voltaire dans l'exemple de Térence, un étranger de génie, ce n'est pas tant sa conception du théâtre comique que la portée profonde de sa réflexion sur les relations humaines. Érigé en devise par l'élite du siècle des Lumières, son célèbre *homo sum* devient un véritable manifeste contre l'obscurantisme et les préjugés de toutes sortes. « De même que l'image fondatrice de la/ des lumière(s) est animée de tensions entre vérité fixe et mouvement de recherche, [...] la philosophie des Lumières peut s'inscrire sous la devise [...] de Térence qui rappelle son sens de la solidarité sociale »<sup>23</sup>. Dans son article « Homo sum... Un vers de Térence comme devise des Lumières », M. Delon souligne la place qu'occupe ce vers dans la définition de « l'optimisme des Lumières » et dans l'appréciation des « liens entre éthique et esthétique ». C'est, ajoute-t-il, « dans l'amour-propre que les Lumières voient le garant du dynamisme social et même de l'altruisme. Si charité bien ordonnée commence par soi-même, égoïsme bien ordonné finit par autrui »<sup>24</sup>.

Toutefois, si ce vers de Térence appelle à la solidarité sociale et à l'humanité commune, il dit également la détresse de ce poète comique. En effet, son statut d'étranger et d'esclave affranchi n'a jamais pu être totalement oublié par ses contemporains. Car, il incarne cette perception, à l'époque, de l'étranger vu comme un ennemi potentiel. D'ailleurs, la xénophobie des Romains favorisée par leur supériorité militaire a laissé d'eux une image d'eux très négative. La célèbre satire III de Juvénal, où l'auteur compare « le flux des Orientaux dans la Capitale » à un « égout qui se déversait dans le Tibre », en est un manifeste. Les étrangers de génie tels Térence ou Cicéron, par exemple, ne sont jamais systématiquement intégrés. L'origine italienne de Cicéron a longtemps servi de prétexte à ses ennemis politiques pour le tourner en ridicule en le traitant d'« immigré » (*unquiti-nus urbis Romae*).

En réalité, les exemples de Cicéron et Térence parmi tant d'autres illustrent également la complexité de l'identité romaine, capable d'absorber et de valoriser des talents issus de ses marges, tout en maintenant une tension constante entre centre et périphérie. Toutefois, l'at-

<sup>20</sup> Térence, *Heautontimoroumenos* (« Le bourreau de soi-même »), vers 77.

<sup>21</sup> Voltaire, *Traité sur la Tolérance* (1763).

<sup>22</sup> M. Brunet, « Le modèle antique dans le projet de réforme théâtrale de Diderot », RDE, n°59, 2024, p. 275.

<sup>23</sup> Michel Delon, *op. cit.*, p. 280.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 283.



titude de Rome envers les cultures étrangères, contrairement à l'époque moderne, se caractérisait par une grande capacité d'assimilation, sans racisme ni imposition linguistique ou religieuse. Admirateurs des Grecs, eux-mêmes pratiquaient le bilinguisme et respectaient la diversité culturelle.

En matière religieuse, le polythéisme romain se distinguait par sa remarquable souplesse : il ne reposait sur aucun dogme rigide et tolérait, voire intégrait volontiers, les cultes étrangers – leurs dieux, leurs rites et même leurs superstitions – tant que ceux-ci ne remettaient pas en cause l'ordre public<sup>25</sup>. Cette ouverture religieuse allait de pair avec une politique d'intégration fondée sur le mérite. Contrairement aux cités grecques comme Athènes ou Sparte, soucieuses de préserver la pureté du sang de leurs citoyens fondateurs, et qui s'enfermèrent dans une exclusivité stérile menant à leur déclin, Rome fit le choix stratégique d'élargir ses élites. Comme le souligne l'historien Dion Cassius<sup>26</sup>, l'empereur Claude défendit en 48 ap. J.-C., devant le Sénat, l'admission de notables gaulois, rappelant que Rome avait toujours su intégrer les hommes de valeur, quelle que soit leur origine. Cette aptitude à absorber les talents, qu'ils viennent des provinces, des peuples vaincus ou des marges sociales, reflète le génie politique de Rome : substituer à l'exclusion le principe d'intégration civique et culturelle.

De surcroît, à Rome, le statut d'esclave ne portait pas une connotation exclusivement négative. En témoigne la présence des figures illustres, telles celles de Térence, Cécilius, Phèdre ou Épicète<sup>27</sup>. Ces derniers ont pu accéder à la *civitas* grâce à leur talent. Le souffle d'humanisme qui caractérise le théâtre de Térence reflète sa double appartenance carthaginoise et romaine. Ses personnages penchent naturellement vers la tolérance et la correction des mœurs. Le vil Leno, par exemple, si cher à Plaute, écrit Gualtiero Calboli, est banni de son théâtre « ainsi que la cupide et impassible courtisane, l'esclave gourmand et débauché, les pères imbéciles et lascifs, qui tolèrent les vices de leurs enfants pourvu qu'ils satisfassent les leurs et même jusqu'aux jeunes gens sans pudeur et sans esprit, raillés et insultés par les esclaves malins et méprisants<sup>28</sup>. Peints avec beaucoup de délicatesse, ses personnages sont un plaidoyer pour les valeurs fondamentales de l'*humanitas*. Ce n'est sans doute pas un hasard, si un homme comme Voltaire, auteur du *Traité*

*sur la Tolérance* (1763), se sentant sans doute proche de lui, lui témoigne toute son estime :

Ce sont, dit-il, les grands Poètes qui ont déterminé le génie des langues. [...] Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après Homère. La langue grecque reçut, de ce grand peintre de la nature, la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie et de l'Europe : c'est Térence qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante<sup>29</sup>.

À travers la mise en lumière du rôle fondateur des grands poètes dans la formation et l'élévation des langues, le dramaturge souligne également le pouvoir du poète, véritable « peintre de la nature », dans la structuration de la langue – et, par conséquent, de la culture – en l'ancrant dans une forme idéale appelée à devenir une référence.

#### 4. LA TOLÉRANCE, UNE AFFAIRE D'ÉDUCATION !

Chez Térence – Carthaginois d'origine, élevé à Rome et profondément marqué par la culture grecque – la tolérance va de pair avec l'éducation. Celle-ci joue un rôle essentiel dans la transmission aux jeunes générations des valeurs de civisme et d'*humanitas*. Dans son œuvre, Térence esquisse, par touches dispersées, des éléments de réponse à ces enjeux, à un moment où l'éducation romaine, jusque-là rigoureuse, commence à s'assouplir sous l'influence de la culture grecque. Ses comédies allient un rythme dramatique soutenu à des portraits nuancés et vivants pour soulever des questions d'ordre moral : la place de la famille dans *L'Hécyre*, les dilemmes de la conscience chez Ménédème dans *L'Héautontimorouménos*, ou encore le rôle de l'éducation dans *Les Adelphes*.

Dans *Les Adelphes*, la question centrale posée est la suivante : l'éducation doit-elle être permissive ou autoritaire ? Un débat qui fait écho aux interrogations au XVIII<sup>e</sup> siècle. Micion, partisan d'une éducation ouverte et bienveillante, incarne le *mos Graecorum*, c'est-à-dire l'influence des valeurs grecques, plus souples et modernes. À l'inverse, Déméas défend une éducation rigide fondée sur la discipline et l'autorité, selon le *mos maiorum*, la tradition des anciens Romains. Consacrée presque entièrement à ce conflit éducatif, la comédie prend par moments les allures d'une pièce à thèse, anticipant certains traits de la satire morale et même du drame moderne. Ce qui donne à la pièce un intérêt particulier – notamment pour un lecteur ou spectateur

<sup>25</sup> Voir à ce propos : M. Fergus, *The Roman Empire and its Neighbours*, Harvard University Press, Harvard 1981 ; Sherwin-White, A.N., *The Roman Citizenship*, Oxford University Press, Oxford 1973.

<sup>26</sup> *Histoire romaine*, livre 60.

<sup>27</sup> Diderot, *Réflexion sur Térence*, op. cit.

<sup>28</sup> G. Calboli, *L'Essai Sur Térence de Diderot et la Vie de Térence chez Donat*, dans *Diderot et l'Antiquité classique*, sous la direction d'A. Lehmann, Classiques Garnier, Paris 2012, pp. 261-270 : 270.

<sup>29</sup> Voltaire, *Discours de M. de Voltaire à sa réception à l'Académie Française*, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 23, *Mélanges*, II, Garnier Frères, Paris 1879, pp. 208-209.

moderne –, c'est la mise en scène de deux conceptions de la morale en action. Le traitement comique n'amoin-drit en rien la profondeur du sujet; il en souligne au contraire la complexité, notamment dans un dénouement où les positions des deux protagonistes s'inversent: l'un glissant vers une indulgence excessive, l'autre se ravisant précisément au moment où il triomphe.

À l'époque des Lumières, sa pièce *Les Adelphe*s a suscité l'intérêt des philosophes des Lumières en quête d'inspiration en matière d'éducation. Parmi toutes les comédies de Térence, c'est celle qui a été la plus étudiée dans les écoles. C'est notamment le personnage de Chrémès, dans l'*Héautontimorouménos*, tenant un discours pédagogique à son voisin Ménédème qui interpelle les esprits éclairés du siècle:

Je crois qu'il est dans ta nature d'être un père doux pour tes enfants, et qu'il eût été fils respectueux, pour qui l'eût traité justement et convenablement. Seulement ni toi ni lui ne vous connaissiez suffisamment. Comment cela se fait-il? C'est quand on ne vit pas selon la vérité: toi, tu ne lui as jamais montré quel cas tu faisais de lui, et lui n'a pas osé te confier ce qui se doit à un père. Si telle eût été votre conduite, jamais ces choses ne te seraient arrivées<sup>30</sup>.

C'est justement cette touche d'attendrissement, rare dans les œuvres de l'époque, qui fait l'originalité des pièces de Térence où l'amour filial et l'amitié fraternelle occupent une place de choix.

## CONCLUSION

En conclusion, l'œuvre de Térence, profondément imprégnée de réflexion sur l'éducation, la tolérance et les valeurs humaines, s'inscrit avec une pertinence remarquable dans l'héritage des Lumières. Par sa capacité à aborder des questions morales et sociales sous le prisme du comique, le dramaturge carthaginois a su construire un corpus dramatique d'une étonnante modernité, qui influencera durablement les écrivains des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Diderot, en particulier, reconnaît en lui un modèle d'élégance, de mesure et de profondeur éthique. Il en témoigne avec enthousiasme: «Jeunes poètes, feuillotez alternativement Molière et Térence. Apprenez de l'un à dessiner, et de l'autre à peindre», avant d'ajouter:

<sup>30</sup> «*Ingenio te esse in liberos leni puto, et illum obsequentem, si quis recte aut commode tractaret. Verum nec tu illum satis noveras, nec te ille, hoc qui fit, ubi non vere vivitur. Tu illum numquam ostendisti quanti penderes, nec tibi ille credere ausus quae est aequom patri. Quod si esset factum, haec numquam evenissent tibi*», l'*Héautontimorouménos*, (I, 1).

Quel est l'homme de lettres qui n'ait pas lu plus d'une fois son Térence, et qui ne le sache presque par cœur? Qui est-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ses caractères et de l'élégance de sa diction? En quelque lieu du monde qu'on porte ses ouvrages, s'il y a des enfants libertins et des pères courroucés, les enfants reconnaîtront dans le poète leurs sottises, et les pères leurs réprimandes. [...] Térence est le premier pour les mœurs<sup>31</sup>.

Ainsi, à travers la figure de ce poète comique, se dessine une vision éducative fondée sur l'humanitas, une vertu que Térence place au cœur de la formation morale du citoyen. Ce faisant, il anticipe les idéaux éclairés qui nourriront les grands projets réformateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment dans le domaine de l'éducation et des mœurs. Son théâtre, subtil mélange de comédie et de pensée éthique, jette un pont entre Antiquité et modernité, et participe activement à la construction de la culture intellectuelle occidentale.

Mettre aujourd'hui en lumière la contribution de cet auteur d'origine étrangère permet aussi de poser un regard critique sur les Lumières occidentales et sur leur rapport aux sources venues d'ailleurs. Il s'agit dès lors de (re)penser les relations entre Orient et Occident dans un esprit de reconnaissance mutuelle, en valorisant un savoir humain universel, affranchi des frontières géographiques, religieuses, idéologiques, raciales, sociopolitiques ou de genre. Une telle perspective ouvre la voie à un dialogue apaisé des identités, seul rempart durable contre les enfermements culturels et les identités meurtrières.

<sup>31</sup> *Réflexions sur Térence* (1762).